

17 Septembre

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET

Numéro 9

PETIT COURRIER DES DAMES  
PARIS 2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Les jeunes garçons sont gentiment coiffés de grands chapeaux mous en feutre rouge, gros bleu ou loutre; la calotte arrondie, le large bord non bordé. Le caractère de l'enfant se devine à la manière dont il le pose, car nulle mode ne l'oblige à le mettre de côté, en arrière, ou croqué. Jeté de côté, le bord enlevé, il donne un petit air crâne des plus amusants, et placé derrière, découvrant le sommet de la tête avec le bord renfoncé devant, un air frondeur et provoquant. Il peut recevoir toute sorte de renforcement, et se croquer comme il plaît, sans s'abimer, se rouler et se mettre sous le bras sans compromettre son élégance; certes c'est la coiffure par excellence des voyages, des plages et de la campagne; il se porte avec la veste et la culotte aussi bien qu'avec la blouse et le costume marin. Ce dernier sied par son allure dégagée, et les mamans le préfèrent à d'autres façons charmantes, mais moins aisées, créées par les tailleurs d'enfants. En molleton bleu, ornementé de lacet rouge, le jersey en tricot, à rayures assorties se montrant sur la poitrine que la chemise marine dégage, il est tout-à-fait charmant; même compliment pour cette façon en molleton crème. Si l'on ne craint pas d'enlever un peu de son caractère à ce costume, on remplacera le chapeau marin par un de ces grands feutres pelucheux que je viens de décrire et



Costume en surah havane et tissu damassé. — Costume en cachemire de l'Inde et velours gaze bleu jade.

Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

dont l'originalité est de mise avec tout. On fait des cols marin, en toile écrue, grise, rouge, qui se mettent sur les blouses avec les manchettes assorties; ce sont de



gentilles parures de fantaisie qui remplacent le col blanc. La demi-botte se porte avec la chaussette rayée; avec le bas de couleur, l'escarpin; et, pour courir la campagne, le soulier lacé.

Nous ne pensons pas que jamais on ait inventé plus de fantaisies que depuis quelques années; ces fantaisies, accessoires de nos costumes, doivent être d'un goût parfait, coquettement chiffonnées, légères et gracieuses; elles peuvent être d'un vieux point, d'une Valenciennes ancienne ou moderne, d'une Malines, aussi bien que d'une modeste imitation ou d'un simple tulle brodé. Elles prennent la forme d'un grand col en gaze entouré d'un plissé, avec de longs pans qui se nouent négligemment; d'un fichu plissé en fine batiste qui s'ouvre ou se ferme selon qu'il est noué plus ou moins bas; d'une écharpe-barbe en mousseline de soie, formant nœud-duchesse; d'un jabot Louis XIV, d'une collerette Médicis, se posant sur le corsage montant et ouvert; un bouquet artistement monté, est piqué diversement. La place du bouquet n'est pas indifférente; pour certaines tailles, il est mieux devant, au milieu, à d'autres il sied mieux de côté ou près du col; cela dépend de l'embonpoint, mais soyez sûre qu'il ne va pas également bien sur tous les corsages. A la taille, rien de plus joli pour les jeunes filles et aussi à la pointe du corsage, et même, occupant la place d'une poche; cette dernière manière a été un grand succès à la soirée donnée au château d'Épouillon à l'occasion des chasses; la toilette de mademoiselle de C... y a conquis tous les suffrages des élégantes: Robe en gros tulle grec crème, — gros tulle sur lequel on brode au passé, ou qui s'applique de nanzouk — formant des bouillonnés, sur un dessous de moire crème. Un nœud-bébé en moire, posant sur le pouf et au bord de la jupe, une double ruche chicorée en faille; de côté, voilé par le tulle, un énorme bouquet de bourdon Saint-Jacques, de couleurs variées. Le corsage en moire décolleté carrément et à longue pointe, celle du dos s'appuyant sur le pouf; une draperie en tulle grec descendant sur l'entournure pour former la manche, nouée au-dessus de l'épaule, d'un nœud gordien. Dans les cheveux, disposés en une masse de légères bouclettes s'avancant sur le front et se perdant de côté, sous un huit appuyée sur la nuque, quelques fleurs de bourdon Saint-Jacques, groupées en chou. Collier et boucles-d'oreilles hollandais.

On porte facilement les grands cols noués devant, et il est entendu que la ruche se supprime; on la pose aux seuls cols en application de Bruxelles et autre que l'on retrouve soigneusement pliés dans un carton où ils attendent que le caprice veuille bien les en tirer. Beaucoup n'ont nul besoin de rajeunissement et ce sont les plus grands; nous engageons cependant à monter au contour une dentelle assortie, légèrement badinée qui leur donnera un air de petite pèlerine. La manchette plate se rabattra sur la manche et une dentelle jouera sur la main. Voici que les manches longues vont de nouveau réparaître; les manches demi-longues et arrêtées au coude, jolies pour l'été, sont absolument abandonnées dès l'automne et tous ces costumes pratiques et gentils qui servent de transition entre le costume d'été et celui d'hiver auront la manche longue, étroite, boutonnée de côté sans enjolivement, afin de recevoir une manchette rabattue. Elle ne sera pas pour cela dépour-

vue de garniture: on la reportera dans le haut, sous forme de crevé, de bouillon; ce dernier pour les femmes un peu trop minces qu'il avantagera, l'autre, qui s'allongera sur les bras, pour les femmes un peu fortes.

Enfin, l'on tourne toujours dans le même cercle et le très nouveau ne se montre pas encore; s'il doit venir nous vous en ferons part, mais nous ne croyons pas à l'apparition d'une mode encore inconnue, que l'on baptiserait *mode du dix-neuvième siècle*.

Nous reprenons, modifions, enlevant ou ajoutant aux modes connues; les imaginations greffent leurs rêves sur ce qui est, mais elles ne créent rien. Ce qui n'empêche pas d'être joliment habillée.

CORALIE L.

#### CORSETS DE MESDAMES DE VERTUS SOEURS

11, rue Auber.

Nous avons déjà dit que la coupe du corset Anne-d'Autriche, de mesdames de Vertus, est excellente, qu'elle dessine la taille sans la gêner, qu'elle est en parfaite harmonie avec les corsages allongés qui sont de mode en ce moment, que tout en soutenant, en emprisonnant les hanches, il laisse la liberté des mouvements; qu'en un mot, il est le plus utile objet de la toilette. Par cette raison, il le faut d'une bonne faiseuse, qui *comprenne* la taille qu'elle habille; qu'elle sache l'allonger, la développer au besoin, en suivant les lois de l'hygiène, c'est-à-dire sans la comprimer par trop de baleines et surtout sans la serrer.

La Ceinture Régente, plus mignonne que la Cuirasse Anne-d'Autriche, convient de même à toutes les tailles; c'est un délicieux petit corset tout coquet et qui a mis la maison de Vertus au premier rang dans son industrie.

★

#### HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN

Rue de la Paix, 15.

Nous conseillons aux dames, dont le teint a souffert des brises de l'Océan, du soleil du Midi, de l'air vif des montagnes, de faire usage en ce moment de la lotion de M. Guerlain, une excellente eau laiteuse qui enlève le hâle, les efflorescences, en un mot tous les petits boutons qui couvrent la peau du visage. Cette lotion se conserve très bien; il suffit d'en imbiber un linge fin et de le passer sur le visage, sur les parties affectées, soir et matin, le soir de préférence, et d'essuyer légèrement. Un flacon est suffisant pour deux mois et les effets en sont certains.

Voici que les chasses amènent de nombreux invités dans les châteaux, et nous savons que les messieurs sont aussi, et souvent, plus amis des parfums et des cosmétiques que les dames; c'est donc pour eux que nous allons donner les renseignements suivants: S'ils aiment à porter une moustache en croc, bien raide et bien luisante, des cheveux soignés et brillants, quelle que soit leur teinte, ils se serviront du Stailboide cristallisé de M. Guerlain, qui lustre barbe et cheveux. Pour se faire la barbe, de la Crème d'Ambroisie; pour les mains du Savon Sapoceti. Quant aux parfums pour le mouchoir, extraits de fleurs ou d'odeurs, ils choisiront: le Jockey-Club, lord Seymour, rose et violette, rose et œillet, la violette, parfum de France, Sch'ors caprice, héliotrope blanc; l'Eau de Cologne Impériale russe, exquise contre les maux de tête, est d'une fraîcheur et d'une limpidité parfaites, qu'elle doit aux alcools supérieurs avec lesquels elle est faite. Nous prions d'écrire directement à M. Guerlain.

G. L.





*Falconer imp. Paris.*

4329

# Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Aroust 2*

*Coutures de M<sup>mes</sup> Vidal, 104, r. Richelieu - Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain, 15*

*r. de la Suie - Couture-Reigade & Corset Anne d'Autriche de M<sup>mes</sup> de Vertus, r. Robert 12*



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99).

COSTUMES DE PROMENADE

*Costume en surah havane et tissu damassé. — Jupe en tissu damassé garnie de trois petits plissés rabattant l'un sur l'autre, et d'un quatrième de cinquante centimètres de hauteur. Tunique en surah relevée en biais; sur le bord, une grosse dentelle appliquée. Sous la tunique se perd le bord de la basque du corsage, et sur celle du dos s'agrafe le nœud-pouf formé par de longues bandes rapportées des côtés. Au corsage, col montant et revers de dentelle, de même à la manche ronde.*

*Costume en cachemire de l'Inde et velours gaze bleu jade. — Jupe en cachemire garnie d'un haut volant plissé de doubles plis creux, séparés par une partie froncée horizontalement en deux étages; le bas, plissé, est retenu à l'envers. Même largeur pour la partie froncée que pour le double pli creux. Draperie-panier croisée devant; elle se perd dans le re-*



levé de derrière qui fait pouf; petite draperie montée sous la draperie-panier et tombant sur le tablier. Corsage pince-taille en velours gaze. Col montant, parement à la manche ronde.

*Costume en satin merveilleux myrte garni de broderie écrue sur satin de même couleur. — Jupe ronde en taffetas; au contour deux plissés, et sur le côté, découvert par la tunique, une suite de plissés montés à tête perdue sur le volant suivant. Une tunique relevée sur la hanche par un groupe de plis plats, retenus dans une traverse, découvre l'if de plissés et forme, du côté opposé, une dégringolade de plis que des points cachés maintiennent à la jupe. Un pouf tombant et la tunique de derrière pincée à gauche par trois plis. Corsage à petite basque-gilet. Un grand col brodé et un nœud devant. Manche ronde avec parement brodé.*

Costume en satin merveilleux myrte, garni de broderie, de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4329

TOILETTES DE DINER

*Costume en satin d'été vert-d'eau. — Jupe en taffetas. Un plissé en satin, de quinze centimètres de hauteur, fait le tour de la jupe. Le tablier se compose d'un haut bouillonné froncé à son bord inférieur de six rangs de fronces; au dessous des fronces, une broderie de perles appliquée sur satin, fait tête à un volant de blonde. Le haut du tablier est coupé par une draperie Louis XVI, rehaussée d'une blonde, laquelle forme un nœud-pouf, sous lequel se monte la tunique qui se chiffonne et tombe en pan carré entouré de blonde. Corsage à basque ouverte sous la taille; broderie de perles appliquée devant, aux angles et sur la basque. L'échancrure carrée est encadrée de blonde; dans l'intérieur plastron froncé. — Bas de soie blancs. — Souliers mordorés. — Gants de Suède blancs.*

*Robe en surah bleu marine et tissu de soie à rayures*

*bayadères. — Jupe en taffetas garnie de deux plissés-rayures mises en travers. Sur le tablier, une draperie plate en surah avec dentelle au bord. Deux écharpes en tissu bayadère partent du haut du tablier où elles sont ramassées de plis; celle de gauche se réunit à la tunique, soulevée en pouf, dans une traverse en surah pincée dans une boucle, et découvre sur le côté une suite de volants de dentelle posés de biais. Cette ornementation est la même pour le côté droit, où l'écharpe est nouée d'une grosse coque. Le corsage en tissu bayadère, les rayures verticales, est à basque évidée sur la hanche et formant pointe devant et au dos. Un plastron bleu froncé, cerné de dentelle, forme une échancrure carrée. Fleurs de côté. Manche à parement bleu encadré de dentelle. — Bas de soie rouges. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède.*



## CAUSERIE

Les théâtres se rouvrent peu à peu sans que la critique ait encore songé à s'occuper d'eux ; tout a été dit en effet sur les pièces gaies reprises au Palais-Royal, aux Bouffes et aux Variétés, sur l'éternel succès de *Michel Strogoff*, sur la réclame extravagante faite autour des deux comédies médiocres de madame Gustave Haller ; peut-être en revanche n'a-t-on pas assez parlé d'une tentative qui ne peut être assez louée, encouragée, admirée, la résurrection du théâtre grec, la représentation d'*Œdipe-Roi*. Et cette indifférence est facilement explicable au temps où nous vivons ; de plus en plus le public se désintéresse de l'art sérieux, il n'aime que ce qu'il comprend du premier coup, ce qui l'amuse ; à peine si les petits théâtres, comme on les nommait autrefois, suffisent à sa frivolité, ou plutôt les petits théâtres sont en train de devenir les grands, leur place étant usurpée par la multitude des cafés-concerts, des *Édén*s et autres salles de bas étage que l'élément populaire n'est pas seul à fréquenter. Les *Édén*s à la portée des goûts matérialistes qui gagnent chez nous du terrain tous les jours, dans toutes les classes, sont devenus le besoin des buveurs de champagne, aussi bien que celui des buveurs de vin bleu ; la preuve, c'est que du faubourg Poissonnière, la plaie envahissante est en train de gagner les environs de l'Opéra : le local sera plus beau, mais pour le reste il n'y aura de différence que dans le prix d'entrée ; voilà où nous en sommes. Comment s'étonner que le théâtre de Sophocle laisse froids des gens habitués à applaudir, avec de grands éclats de rire, des cris d'animaux, des culbutes de clowns ou des refrains de caserne ?

Et cependant nous espérons que M. Perrin ne se lassera pas de remonter les chefs-d'œuvre : nous comptons même qu'il ne s'en tiendra point à l'*Œdipe*, ni aux tragédies grecques en général, et que l'habitude de faire interpréter dignement des traductions, fidèles, aussi différentes que possible des imitations ou plutôt des *trahisons* de Ducis, s'acclimatera sur notre première scène : pourquoi Shakespeare ne serait-il pas joué après Sophocle, Shakespeare que l'on connaît si peu chez nous, tout en le proclamant le plus puissant génie dramatique des temps modernes ? Il y a une traduction d'*Othello* signée Jean Aycard, par exemple, qui permettrait à Mounet-Sully de déployer ses plus belles qualités, car M. Mounet-Sully peut être un grand artiste à ses heures, quand on lui confie des rôles en harmonie avec son tempérament ; il l'a prouvé dans cette reprise d'*Œdipe*. Nous disons reprise, parce que déjà, il y a vingt-trois ans, le drame incomparable si savamment traduit par M. Jules Lacroix avait été joué rue de Richelieu ; nous ne l'avons pas vu alors, mais il semble impossible que l'interpré-

tation ait été plus satisfaisante. Mounet-Sully a la beauté sculpturale qui convient à un héros de la fatalité antique, il se dresse semblable à une statue de Phidias sur le seuil du palais autour duquel accourt son peuple éperdu : la peste ravage Thèbes. A propos de cette peste, nous laisserons parler un éminent écrivain récemment enlevé par la mort, et dont le dernier travail, le second volume des *Deux Masques*, consacré à Sophocle, vient de paraître.

Paul de Saint-Victor, de cette plume sans rivale, créatrice d'*Hommes et Dieux*, résume ainsi l'exposition royalement grande de l'*Œdipe-Roi* : « Les morts s'abattent plus rapides que des vols d'oiseaux sur le rivage ténébreux. La ville retentit d'hymnes et de gémissements, les familles décimées pleurent et crient au pied des autels, et la trompette funéraire perce leurs sanglots de ses longs éclats. Une troupe d'enfants et de vieillards, conduits par le grand-prêtre de Zeus, tenant dans leurs mains des branches d'olivier, s'est rassemblée devant le palais. Il viennent demander le salut présent au sauveur du fléau passé ; c'est un peuple filial en face d'un roi paternel. Œdipe apparaît comme un dieu qui descendrait de son temple à l'appel des suppliants : il interroge le grand-prêtre, et il lui répond, lorsqu'il a parlé avec une compassion magnanime. Toutes ses paroles trahissent le haut sentiment qu'il a de lui-même, la conscience d'une sagesse parfaite et d'une vigilance sans défaut. Ce qu'il a pu faire, il l'a fait, en envoyant Créon au temple de Delphes, consulter l'oracle. Le peuple qui parle par la voix du prêtre n'a pour lui que des louanges et des prières : on dirait qu'il l'encense en même temps qu'il l'implore... »

C'était vraiment le beau temps de la royauté, on ne peut s'empêcher, en assistant à ces premières scènes majestueuses, de comparer la douleur de ce peuple éprouvé, sa confiance en son chef, la piété qui domine dans tous ses sentiments, à l'esprit de révolte qui a remplacé les qualités que la foule de nos jours doit appeler des qualités d'esclaves ; n'importe, c'est un grand spectacle, qui, grâce au prestige dont l'a revêtu le génie, va droit à l'âme et y éveille ce recueillement, cette sérénité, cette hauteur d'impressions qui n'ont rien de commun avec les orages de la pensée moderne.

Œdipe a mérité, on le sait, la vénération qui l'entoure ; il a été le bienfaiteur et le libérateur de ses sujets en devinant l'énigme du Sphinx qui avait fait déjà tant de victimes. A celui qui affranchirait le pays de ce fléau, la main de la reine et le trône vacant par suite de la mort de Laïus, avaient été promis. Il règne sagement, il est au comble de la gloire, il est heureux époux, heureux père, quand une calamité nouvelle fond sur Thèbes qui, une fois de plus, attend son salut du mortel presque divin qu'elle a choisi pour chef ; et



voilà que l'intérêt tragique naît à travers le calme sublime du début avec une vigueur inouïe et une gradation dans les nuances qui doit servir d'enseignement pour tous ceux qui abordent le théâtre. L'oracle a répondu que la peste sévirait aussi longtemps que Thèbes garderait dans ses murs le meurtrier de Laius. Quel est ce meurtrier ?

Edipe, bien qu'il ait tué naguère un homme dans une querelle, est loin de supposer que l'oracle le désigne, car aussitôt il met tous ses efforts à chercher l'assassin, il somme le peuple de le dénoncer, il le condamne d'avance, il jure de venger Laius « comme si c'était son père ». Quelle Furie lui a dicté ces mots terribles qui font courir dans l'auditoire un frisson d'horreur et de pitié?... Déjà, en effet, on devine tout... cet homme avide de vérité et de justice, voudra savoir, et il saura, grâce au devin Tirésias, « ce voyant aveugle. » Tirésias frappé de cécité par Minerve, la sagesse, pour l'avoir entrevue toute nue, selon le mythe si profond et si beau qui nous le montre divulguant aux hommes des choses que les dieux veulent qu'ils ignorent toujours, Tirésias ouvrira pour lui le livre obscur du passé; innocent d'intention, il se verra néanmoins chargé de crimes. Afin d'éviter la destinée qui lui avait été prédite, qu'il tuerait son père et deviendrait l'époux incestueux de sa mère, il a fui Corinthe, soin inutile ! Corinthe n'était que son pays adoptif; exposé sur le mont Cithéron dès sa naissance, il avait été recueilli par un berger qui le porta au roi Polybos et à la reine Merope; mais ce n'est pas Polybos qu'il tuera, ce n'est pas de Merope qu'il deviendra l'époux; l'inevitable fatalité qu'il cherche à esquiver avec tant d'efforts, guidait ses pas vers Thèbes; c'est lui le parricide, c'est lui l'incestueux, c'est lui le maudit dont la seule présence répand les horreurs de la mort sur son pays natal.

Rien de plus dramatique et de plus terrifiant que cette découverte amenée avec un art supérieur, rien de plus grandiose que cette justice accomplie sur lui-même par le meurtrier inconscient qui devient son propre bourreau, et se transforme à son tour en victime, grâce au mérite de l'expiation volontaire.

Tout cela est surhumain, soit. Nous sommes si souvent au-dessous de l'humanité par nos perversités et nos faiblesses, qu'il n'y a pas grand mal à laisser une fois le souffle triomphant du génie nous emporter bien au-dessus, dans les sphères héroïques, où il n'est question d'aucun des misérables moteurs du théâtre contemporain. Quelle leçon pour nos dramaturges ! Qu'ils aillent donc apprendre à l'école de Sophocle l'art de faire grandir l'émotion en un *crescendo* formidable, d'échafauder les crimes, de combiner les situations inextricables, de pousser l'horreur à son paroxysme en restant toujours simples et en faisant planer sur les parties les plus sombres du sujet le sentiment divin du beau.

Mademoiselle Lerou a trouvé dans le rôle de Jocaste l'emploi de ses qualités de geste et de diction; Sylvain, Laroche, Dupont-Vernon, mesdemoiselles Rosamonde et Martin se distinguent auprès d'elle. Nous ne trouvons pas que la musique de M. Membrée, remarquable, cependant, par un heureux mélange de couleur et de sobriété, ajoute beaucoup au mérite de la tragédie; ce n'était pas trop de donner Mendelssohn

pour collaborateur à Sophocle, comme on le fit autrefois lors de la représentation d'*Antigone*; car la résurrection d'*Antigone*, en Allemagne et à Paris, a précédé, on le sait, de beaucoup d'années, celle de l'*Edipe-Roi*. Nous avons aussi assisté, dans un cadre restreint mais très-intéressant, à la représentation d'*Edipe à Colone*. C'était chez feu Mgr Dupanloup, dans les salons de l'évêché, à Orléans. L'éminent prélat soutenait alors les beautés de l'art grec contre leurs détracteurs. Il avait imaginé de distribuer aux élèves de son petit Séminaire les rôles du drame pathétique que l'ingratitude de ses fils inspira, dit-on, à Sophocle vieilli : Antigone fut admirable de grâce, de tendresse, de charme ingénu sous les traits d'un joli blondin, dont la démarche et les allures féminines faisaient complètement illusion. Nous nous rappelons encore les applaudissements dont MM. Ingres et Villemain, assis au premier rang des spectateurs, donnaient le signal, et l'enchantement du bon évêque. Quant à nous, qui n'avions rien de commun avec Philaminte, nous prêtions l'oreille, tout en suivant sur le texte français les péripéties de l'action, aux douces sonorités de cette langue grecque, qui n'était pour nous que de la musique.

Nos impressions enfantines de ce jour-là se réveillaient l'autre soir, devant des interprètes plus parfaits, mais non pas plus consciencieux, et nous rêvions en même temps au lieu de cette mise en scène qui n'est qu'un à peu-près, malgré toute la science archaïque et le goût raffiné de M. Perrin, les immenses proportions du théâtre antique, si favorable aux évolutions du chœur de l'importance duquel il est impossible aujourd'hui d'avoir une juste idée.

..

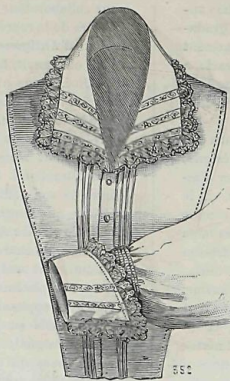
Nous ne nous éloignons pas de l'art grec, autant qu'on pourrait le croire, en recommandant à nos lectrices de rendre visite au Cirque des Champs-Élysées. Elles y verront deux jeunes gymnastes de la troupe Schaffer, qui dépassent en agilité, en élégance plastique, tout ce que nous avons jamais vu et dont les attitudes font penser aux jeux athlétiques des sveltes figures qui se détachent sur les vases étrusques. Le plus âgé, malgré sa force prodigieuse, a l'air d'un adolescent; il se couche et fait danser au bout de ses pieds une longue série de petits tonneaux, superposés comme des dominos, les uns sur les autres; dans le dernier, son camarade, un enfant, tient tout entier, et c'est au sommet de cette colonne fragile, que la moindre faute contre l'équilibre ferait écrouler, qu'il se livre avec une précision, qui n'a de rivaux que sa grâce et sa souplesse, à nombre d'exercices qui semblent défier toutes les lois de la pesanteur.

Mais décrire cette merveille est impossible; il faut la voir; en l'admirant on oublie le péril et l'impossibilité vaincue, tant elle semble accomplie facilement, comme la chose la plus naturelle. Et les petits tonneaux ne sont pas la seule attraction du Cirque d'été; vous assistez encore aux tours d'adresse de deux jeunes éléphants folâtres et comiques au delà de toute mesure, aux traits incroyables d'intelligence et de docilité d'un âne, à des exercices nouveaux tout à fait extraordi-

(La suite à la page 104.)



N° 1. Col et manche en batiste avec entre-deux et dentelle. — Forme renversée et légèrement ouverte; les points fuyantes de côté, coupées en biais par deux entre-deux; un premier est cousu au bord. Dentelle au contour. La manchette est également coupée sur le côté, dessus, par deux entre-deux; la garniture est assortie à celle du col.



N° 1. Col et manche en batiste avec entre-deux de dentelle.

N° 2. Col et manche en toile avec dentelle et broderie. — Forme rabattue un peu haute et fuyante; une fine bande brodée sur mousseline est posée, par un point de feston, sur le col, et simule comme un premier col. Au contour du grand col, dentelle plissée. La manchette a les angles abattus; garniture assortie à celle du col.



252

N° 3. Col montant rabattu en point de Venise. — Un poignet de mousseline, au bord supérieur duquel se monte, à l'envers, par un surjet, un point de Venise que l'on rabat sur le poignet. Manchette assortie. Toute dentelle ancienne peut s'utiliser pour ce genre de col; il faudra, pour les côtés, coudre un picot afin d'arrêter la dentelle.

N° 6. Pardessus en satin garni de dentelle espagnole, de la maison Cheuvreux-Aubertot.

N° 4. Costume en cachemire de l'Inde et velours pékin bronze.

— Jupe en taffetas; un plissé en cachemire, de quinze centimètres de hauteur, dans le bas. La tunique-princesse ou polonaise en cachemire, garnie d'un plissé en pékin surmonté d'un biais assorti, s'ouvre sur le tablier, lequel est recouvert de plissés en pékin; des plis plats se drapent sur la hanche, et plusieurs fronces, en la ramassant sous la taille, lui font décrire une pointe sur le côté;



N° 3. Col montant rabattu et manchette en point.

354



343

N° 4. Costume en cachemire de l'Inde et pékin. Modèle de madame Bréant-Castel.

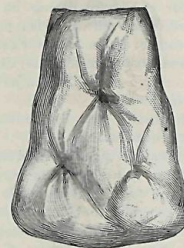


N° 8. Dessus de pelote en satin crème, broderie rococo, de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.



coud à la jupe, et la moitié gauche, dépassant la fente, reçoit à son extrémité, une large bride qui se passera dans un bouton cousu à la jupe et à la distance voulue. On peut remplacer le crin par de la laine ou du chanvre.

N° 6. Pardessus en satin garni de dentelle. — Les devants sont droits et vagues, garnis dans le bas de trois



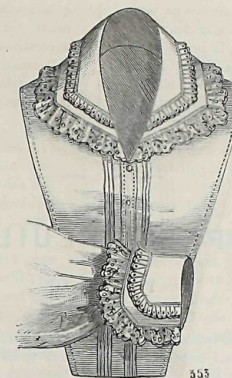
355

N° 5. Tournure en crin. De madame Hubler, 30, rue de Cléchy.

rangs de dentelle espagnole; ces devants se prolongent dans le bras et forment comme une petite jupe, sur laquelle s'assujettit le dos qui fait manche. Sur la couture cintrée, une très belle broderie de perles arrêtée

par un nœud en ruban de satin à longue coque. Dentelle en jabot et broderie sur la tête; broderie à la manche.

N° 7. Visite-peplum en damassé.



353

N° 2. Col en toile avec dentelle et broderie.



257

N° 7. Visite-peplum en damassé, de la maison Cheuvreux-Aubertot, boulevard Poissonnière.

le satin, retenue par un petit point lancé mais, sur laquelle on fait un point noué en soie grenat moyen; entre les comètes, étoiles alternées roses et bleues. Echantillon et fournitures, 12 francs.

Dos cintré. A la couture de côté s'ajuste une manche-peplum, drapée à la saignée; le devant, droit, est coquillé de plusieurs rangs de dentelle espagnole. L'encolure froncée. Au contour, dentelle espagnole sur laquelle tombe une belle frange à pampilles de jais. Pampilles jetées sur le dos et noué-aiguillette au bas.

N° 8. Dessus de pelote en satin crème, broderie rococo, avec un angle de la bordure. — Peut servir pour écran. — Le bouquet du milieu est brodé avec un étroit petit ruban ombré, qui dessine des marguerites roses, bleues et gris verdâtre;

deux boutons corise, les trois autres assortis aux marguerites; le feuillage, de deux verts fanés; les tiges bois moyen, et le cœur des marguerites au point noué en soie bouton d'or. On peut remplacer le ruban par une soie d'Alger que l'on mettrait double pour avoir la largeur du ruban, mais le travail serait moins original. Les trois encadrements sont formés par une petite comète mais, de ton plus foncé que



naires sur la barre fixe, et enfin à des scènes de ventriloquie qui eussent fait brûler comme magicienne, en des temps moins éclairés que le nôtre, la brune américaine capable, sans remuer les lèvres, de prêter une voix différente à chacun des mannequins dont elle est entourée : vieillards, enfants, poupons au maillot. De telles illusions vocales font comprendre les effets

qu'obtenaient les prêtres païens qui cultivèrent, pour rendre leurs oracles, cet art employé au profit de la superstition avant de devenir un objet d'amusement.

Il serait curieux de savoir si l'oracle funeste à Œdipe possédait les talents de miss Rosa ? A coup sûr, il ne pouvait la surpasser.

T. B.

## SIMPLES FEUILLETS

(SUITE ET FIN)

Autant que possible, la mère fera elle-même la toilette de son enfant ; là encore, elle lui imposera la sagesse et la docilité. On lui fera toutes les lotions du matin, on le vêtira, on le coiffera sans jamais lui permettre cris, promenades par la chambre ou protestations, quelles qu'elles soient ; ce ne serait qu'une perte de temps sans profit pour personne, car le baby a tout le loisir de jouer quand il est habillé.

On doit habituer l'enfant à une extrême propreté, mais il faut soigneusement éviter qu'il attache aucune importance à la toilette. Les petites filles sont coquettes d'instinct, et si l'on ne réagit pas contre cette disposition, elles seront, dès cinq ans, pédantes et prétentieuses. Il ne faut jamais les admirer, ne point leur faire une fête de porter un vêtement plutôt qu'un autre, ne point s'inquiéter de leur goût — si tant est qu'elles en imaginent un — ne point employer la toilette comme moyen de récompense ou de punition, et surtout n'attacher aucun prix à l'élégance des personnes que l'on fréquente.

Si les enfants font quelque réflexion ayant trait à la parure ou à la beauté du visage, il est nécessaire de les reprendre aussitôt en leur démontrant qu'une personne n'est jolie qu'autant qu'elle est bonne et que les seules qualités du caractère et du cœur méritent considération. On doit absolument défendre aux domestiques de jamais complimenter les fillettes sur leur mise ou sur leur grâce extérieure et, en un mot, éviter, avec le soin le plus scrupuleux, ce qui pourrait en faire : dans le présent, de petites poupées prétentieuses, fières et insupportables ; dans l'avenir, des femmes frivoles, vaines, coquettes, incapables et indignes d'être mères de famille.

Que les jouets que l'on met dans les mains des fillettes ne soient pas pour elles des objets de mode et des sujets de vanité, mais uniquement des *joujoux*.

De ces hochets la mère devra souvent tirer d'utiles auxiliaires d'enseignement et, à l'aide d'une poupée, faire faire à sa fille un petit apprentissage de ses futures occupations.

Que les enfants soient accoutumés le plus tôt possible à une vie ordonnée, active, raisonnée et relativement raisonnable, ce qui, d'ailleurs, n'exclut, en aucune façon, les exercices violents absolument indispensables ! L'enfance a besoin de distraction et de mouvement ; mais que la société habituelle des petites filles,

surtout, soit choisie, car les influences mutuelles ont une grande valeur et peuvent donner ou enlever beaucoup à l'autorité maternelle. Il ne faut pas perdre de vue que, si le contact des enfants entr'eux est nécessaire, il offre aussi des inconvénients ; c'est pourquoi, tout en en comprenant l'utilité, on ne doit pas l'accorder inconsidérément.

Les réunions fréquentes dans les jardins publics sont incontestablement mauvaises.

Beaucoup des indications qui viennent d'être émises doivent être modifiées pour les petits garçons. Ils n'ont, le plus souvent, aucun goût de toilette ni même de soin, et l'on est généralement obligé de leur suggérer des idées, sinon de coquetterie, au moins d'une certaine recherche dans leur ajustement. A leur endroit, du reste, plusieurs points se trouvent résolus d'eux-mêmes et dans le sens voulu par la vie de collège.

♦♦

La peur est un sentiment très pénible, excessivement difficile à vaincre ; on doit donc tout faire pour l'empêcher de naître.

Le petit baby peut être impressionnable, mais n'est point peureux ; si on l'a, dès l'abord, en le couchant, laissé seul et sans lumière dans sa chambre, c'est une habitude contractée, il est certain que l'obscurité ne constituera jamais pour lui une chose effrayante en elle-même.

C'est quand il a deux ou trois ans, c'est-à-dire quand il commence à comprendre et à observer, qu'il faut veiller sur soi, afin qu'il ne voie pas chez les autres cette impression de crainte presque instinctive qu'il a certainement en lui et qui se manifeste à la moindre occasion.

L'enfant sera peureux si l'on est peureux autour de lui, c'est inévitable. La mère, comme en toutes choses d'ailleurs, aura une influence directe et très puissante ; agissant d'abord sur elle-même, elle devra donc commencer par se corriger, si elle a de vaines frayeurs, ou tout au moins devenir assez maîtresse de ses impressions pour les dissimuler. On ne doit jamais dire devant un enfant que l'on a ou que l'on a eu peur ; le mot même doit être soigneusement évité. Tout en faisant comprendre aux enfants que tel ou tel animal peut blesser — non par méchanceté mais par incon-



science de sa force — il faut le familiariser avec tous les animaux domestiques et ne point permettre qu'il ait peur d'un oiseau, d'un insecte, etc., etc.

Les aversions, pour ainsi dire, naturelles, et que l'on ne pourra presque plus dominer, viendront toujours trop tôt; il faut, au moins, faire en sorte que l'enfant n'en ait pas.

Dans tous ces différents cas, on le raisonnera, autant que possible; la sévérité pourrait être mauvaise, on ne l'emploiera que s'il vient à manifester des terreurs imaginaires. Cette sorte de peur est absurde, il faut la combattre vigoureusement dès qu'elle paraît; on parvient toujours à en atténuer les effets.

Il est impossible de donner une règle absolue pour tout ce qui concerne la peur, incontestablement très difficile à vaincre chez certaines natures, mais, par cette raison que, si l'on n'en réprime pas les premières manifestations, elle s'accroît par elle-même et pourra devenir d'autant plus dangereuse que l'enfant sera plus faible et plus nerveux, on devra mettre tous ses soins à la maîtriser. Ce sera rendre un grand service à l'enfant pour lequel cette pusillanimité serait la source de souffrances réelles.

Au sujet du tonnerre, on réussira certainement à ce qu'il n'en ait aucune crainte. Il n'y a qu'à n'en pas témoigner devant lui, ne rien changer à ses occupations pendant un orage, ne jamais raconter que ce puisse être dangereux, et considérer une tempête comme un phénomène atmosphérique aussi naturel qu'un rayon de soleil ou un coup de vent.

..

Rendre l'enfant souple, docile, acceptable pour tous, le préparer pour ainsi dire, à l'enseignement sérieux qu'il est appelé à recevoir; puis, former des hommes intègres, fermes dans la ligne du devoir, bons et obligeants pour tous, des femmes pieuses, sages et instruites, tel est le but. Établir une méthode absolue pour y parvenir est malheureusement impossible, les caractères sont trop différents, les obstacles que l'on rencontre trop imprévus; on ne peut réellement donner que quelques principes généraux.

Bien commencer et commencer à temps est le point essentiel. Si la règle a pour base des préceptes solides, conséquence d'un raisonnement juste, beaucoup de choses se feront d'elles-mêmes et presque sans qu'on y songe; il est cependant incontestable que l'observation constante et rigoureuse des moindres détails n'est pas sans créer un certain assujettissement; cet assujettissement que la mère doit s'imposer diminue, il est vrai, quand l'enfant a pris ses habitudes et finit même par disparaître presque complètement. Sagement élevé, il peut suivre ses parents partout; constamment sous la direction maternelle, il aura l'avantage inappréciable de n'être jamais abandonné à une bonne, la plus dévouée est toujours une très mauvaise gouvernante, et d'ailleurs, l'enfant le plus obéissant sera capricieux et insupportable dès qu'il se sentira avec les domestiques; on exigera qu'il soit extrêmement poli avec eux mais sans aucune familiarité.

Il faut que l'enfant ait toute confiance en ses parents. Ceux-ci se feront donc un devoir de ne jamais le tromper: point d'explications fausses, — mieux vaut

n'en pas donner du tout — point de promesses inconsidérées, point de récompenses ou de punitions exagérées et impossibles que l'on ne peut exécuter, du raisonnement, de la fermeté, de la circonspection avant tout.

Si les parents ont dû pendant les premières années exiger une obéissance passive, il leur faut, aussitôt que l'intelligence de l'enfant le permet, abandonner cette rigidité; le raisonner, lui apprendre à juger ce qu'il voit, causer avec lui et, presque sans qu'il s'en aperçoive, tirer d'utiles leçons des moindres circonstances.

Le rôle de la mère qui se dévoue aussi complètement à son enfant est, certes, important et sérieux. Ses devoirs, considérés à leur point de vue réel, constituent une œuvre longue, grave, difficile, souvent trop légèrement envisagée. Pour beaucoup de mères, les enfants sont de petits êtres qui amusent et que l'on amuse, rien de plus. Mais, soigner matériellement l'enfant, le combler de jouets, le parer, est-ce donc là tout? Ne faut-il pas le diriger? soigner et instruire son cœur, comme on soigne et comme on instruit son esprit? lui enseigner les vertus comme on lui enseigne les sciences?

Le moteur infiniment puissant, le soutien indispensable, c'est la religion. Sans religion, on doit l'affirmer hautement, sans religion il n'y a pas d'éducation vraie. Quoi que l'on fasse on n'obtiendra jamais qu'un demi-résultat.

Là encore nous devons trouver la femme. Quelle influence n'a-t-elle pas en effet sur tous ceux qui l'entourent, époux, enfants, frères, alliés quels qu'ils soient? Mais ce rôle de douceur, de conciliation comment le remplira-t-elle si elle ne s'appuie pas sur Dieu?

La femme qui veut être vraiment mère doit croire, pratiquer, et maintenir sous la main de Dieu les âmes qu'il lui a un instant abandonnées.

L'enfant sera donc, et avant tout, élevé chrétiennement. Aussitôt que possible on lui fera ébaucher un signe de croix, bégayer une prière; rien n'est touchant comme un baby accroupi, pour ainsi dire sur les genoux de sa mère, et offrant naïvement son cœur à Dieu; cet acte, si simple qu'il paraisse, impressionne le cœur le plus impie.

Habitué à obéir et à rester silencieux lorsque sa mère le lui dit, l'enfant peut assister de bonne heure aux offices de l'église; dès l'âge de six ans la sanctification du dimanche doit être pour lui un devoir régulier, auquel viendront s'ajouter plus tard, la prière du cœur, la piété personnelle, ce qui se pourrait qualifier de culte intime.

On ne fera pas à l'enfant une dévotion uniquement de pratiques extérieures qui deviennent des habitudes, mais une religion élevée, idéale, moralisatrice, dirigeant tous les sentiments, tendant toujours à rendre meilleur. Que l'enfant voie autour de lui des exemples de charité, de condescendance, d'abnégation; qu'il sache ce que c'est qu'un sacrifice; qu'il comprenne et apprécie les soins dont il est l'objet, son bien-être, tous ses petits bonheurs; s'estimant heureux, il deviendra compatissant pour ceux qu'il verra souffrir.

Les parents qui veulent un résultat durable doivent s'observer beaucoup eux-mêmes; les enfants sont plus



clairvoyants qu'on ne le croit généralement, et s'ils ne manifestent pas toujours sur le champ les impressions qu'ils reçoivent presque à leur insu, ils n'en jugeront pas moins, tôt ou tard, les actes qui seront accomplis devant eux. Les premières leçons ont une influence directe et absolue sur la vie tout entière. L'homme chrétiennement élevé se souviendra toujours et quoi qu'il advienne, des pieux enseignements de sa mère, et si un instant il oublie les prières de son enfance, un jour viendra où d'elles-mêmes, elles remonteront de son cœur à ses lèvres.

La mère de famille doit avoir une religion aimable, sans austérité, sans exagération; elle causera avec ses enfants mais sans prêcher à tout propos; il y aurait là, surtout pour les filles plus longtemps et plus immédiatement sous sa direction, deux écueils qu'il lui faut éviter : l'ennui et l'exaltation. Elle doit leur inspirer la foi, la confiance en Dieu, la soumission et l'abandon à sa volonté, leur faire entrevoir et comprendre peu à peu la mission qu'elles auront dans l'avenir, mais dans cet enseignement religieux il faut, comme en toute

chose d'ailleurs, du tact, de la modération, du cœur surtout.

L'enfant connaîtra de bonne heure ses devoirs envers Dieu, ses devoirs envers le prochain, ses devoirs envers les pauvres; mais on devra lui apprendre, en outre, cette autre charité — celle-là ne s'adresse pas exclusivement aux indigents — cette charité moins élémentaire peut-être, mais essentiellement chrétienne, délicatement accomplie, pieusement cachée, qui sait deviner et soulager la souffrance sous quelque forme qu'elle soit, physique ou morale, cette charité enfin qui rend l'homme vraiment utile au point de vue chrétien, élève l'âme et la dirige vers le but divin pour lequel Dieu l'a créée.

C'est alors que la mission des parents devient une mission bénie, réellement grande, réellement sacrée; heureux ceux qui la comprennent, ils ont droit à tous nos vœux; heureux ceux qui l'accomplissent, ils ont droit à toute notre vénération!

N. N. OURSEL.

## LES NEZ

### NEZ A LA ROXELANE

Cette Roxelane, qui nous a laissé son nez, a joué un certain rôle dans l'histoire ottomane du xvi<sup>e</sup> siècle : Sultane favorite de Soliman II, elle sut lui inspirer une telle passion qu'elle parvint, à force de ruse et d'habileté, à échanger les noms d'esclave et de sultane contre le titre de femme légitime. Mettant alors tout en œuvre pour satisfaire son ambition, elle fit périr *Mustapha*, fils de Soliman et d'une autre femme, afin d'assurer le trône à *Selim*, son fils aîné. Déjà quelques années auparavant, Roxelane avait contribué à la mort du grand visir *Ibrahim*, et elle n'a laissé avec sa réputation d'esprit et de beauté, qu'un souvenir odieux. Voilà, en deux mots la Roxelane de l'histoire. Il en est une autre, spirituelle aussi, mais beaucoup moins cruelle, qui, au mérite d'être habile et jolie, joignait celui d'avoir un nez retroussé. C'est ce nez trop négligé par l'histoire, que Marmontel a révélé pour en faire l'instrument principal des faiblesses de Soliman le Magnifique. Le conte moral de Marmontel, qu'on pourrait intituler *Soliman II, ou ce que peut un nez retroussé*, tend à prouver, en effet, que Roxelane ne serait jamais arrivée peut-être à se faire épouser, si elle n'avait pas eu « un nez en l'air ». Telle est l'influence fascinatrice exercée par ce fameux nez, que, dans sa fureur même, l'empereur s'écrie : « Je l'avais bien prévu que ce petit nez retroussé aurait fait quelque sottise. » Enfin, quand Roxelane triomphe, et que, au mépris de l'Orient, elle va devenir la femme du héros turc, Soliman se dit tout bas, en la reconduisant à la mosquée : « Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les lois d'un Empire? »

C'est ainsi que le nez de Roxelane est devenu assez célèbre pour donner son nom à la famille des nez retroussés.

Jetons, pour finir, un rapide coup d'œil sur l'intéressante variété des nez.

*Nez aquilin*. Il n'est pas rare d'entendre donner ce nom aux nez droits et effilés; le mot *aquilin* n'est là, cependant, que pour éveiller l'idée d'aigle et un nez *aquilin* est un nez courbé en bec d'aigle.

Dans la théorie de Charles Lebrun, c'est le nez des héros : « Le nez *aquilin* a été dans tous les temps considéré comme un nez d'honneur et de distinction, car, puisque l'aigle est le roi des oiseaux, il est évident qu'un nez *aquilin* doit avoir quelque chose de royal et de majestueux. Les Perses faisaient le plus grand cas des nez d'aigle : c'était chez eux une condition essentielle pour arriver au rang suprême. Jamais nez *camus* n'a été souffert sur le trône. Cyrus et Artaxerce avaient des nez *aquilins*; ce fut celui de tous les grands monarques qui régnèrent sur les rives de l'Indus, du Gange et de l'Euphrate. »

C'est le corbeau qui sert à stigmatiser les nez crochus; on dit, dans une intention de critique : *nez en bec-de-corbin*.

*Nez camus* ou *camard*. Bien que ces deux mots rappellent aussi la courbe, ils s'appliquent invariablement au nez plats et écrasés. Les nègres pour lesquels ce morceau de chair qui avance sur la figure n'est point une beauté, mettent leurs soins et leur coquetterie à se rendre *camus*.

Le nez droit et bien proportionné c'est, chez les femmes, le *nez grec*, et, chez les hommes, le *nez romain*. Ce sont les nez artistiques. — Il y a aussi et nous ne



devons pas l'omettre, le nez gaulois, qui nous a été révélé par Brillat-Savarin dans le portrait de mademoiselle Herminie de Borose: « La plupart de ses traits, dit-il, sont gros, mais son nez est gaulois: ce nez charmant fait un effet si gracieux, qu'un comité d'artistes après en avoir délibéré pendant trois diners, a décidé que ce type, tout français, est au moins aussi digne que tout autre, d'être immortalisé par le pinceau, le ciseau et le burin. »

Une dernière dénomination enfin qui, toute vulgaire qu'elle est, nous paraît assez heureuse, c'est le nez

en pied de marmite. Ce nom dit si bien ce qu'il veut dire, qu'il est compris même par ceux qui n'ont jamais vu de marmites à pied. Un nez ni petit, ni grand, large un peu à la base et qui n'a point de forme arrêtée, c'est un nez en pied de marmite.

CHARLES ROZAN.

*Petites ignorances de la conversation.* — Paris, chez P. Ducroq, libraire-éditeur, 55, rue de la Seine. Prix, 3 fr. 50 cent.

## LOGOGRIPHE

Le peuple de Paris, tous les quinze ou vingt ans,  
Chasse ses Souverains qu'il appelle tyrans;  
Ces tyrans-là pourtant le laissent fort tranquille,  
Lui procurent du pain... Mais ce peuple indocile  
Souffre patiemment de petits tyranneaux,  
(Trente mille, dit-on); ce sont de vrais fléaux

Qui le gouvernent, le molestent :  
Il ne s'en défait pas; tous à leur poste restent !  
Ces gens-là font chez vous souvent l'opinion,  
Et prélèvent sur vous mainte subvention,  
Retiennent vos journaux, votre correspondance,  
Et font manquer ainsi quelque affaire d'urgence ;

Ils détournent vos serviteurs,  
Ou forment avec eux conseil d'inquisiteurs.  
Objet d'un tel stupide et malveillant contrôle,  
Vous n'êtes pas plus libre, hélas ! qu'en une geôle.  
Astreints à ce fléau, ne pouvant l'évincer,  
Amusons-nous du moins à le bien dépecer :  
Ses morceaux en sont bons... mais pas tous, je l'avoue.  
(Le mal se mêle au bien; la fleur germe en la boue.)

— Parmi ses intestins vous rencontrez de l'or ;  
— En cherchant plus avant, vous trouverez encor ;  
— Puis vous voyez surgir certain Croque-mitaine,  
Friand de viande fraîche ; — une grossière graine ;  
— Le moins fertile des buissons ;  
— Le plus méprisé des poissons ;  
— La plus rustique des volailles ;  
— L'ustensile où Marton suspend ses victuailles ;  
— L'emblème de la fermeté ;  
— Le prince salué du nom de Majesté ;  
— Certain instrument de musique ;  
— Une fête, ou pompeuse, ou modeste, ou bachique,  
Où d'ordinaire on danse au son du violon ;  
— Un peuple belliqueux et chéri d'Apollon ;  
— Notre premier langage ; un point où l'architecte  
A réuni deux murs ; — le produit d'un insecte ;  
— Un état fort pénible ; — un poids des plus légers ;  
— Ce qui sert de défense à l'hôte des halliers ;  
— Le plus âpre des fruits, bon mis en confiture ;  
— Ce qui de nos autels rehausse la parure ;  
— Enfin, le blanc sans tache, — aussi bien que le noir,  
— Avec le rouge aussi, tour à tour se font voir...  
Soulevant, cher lecteur, un voile diaphane,  
Vous aurez aisément compris ce coq-à-l'âne.

Les mots de l'Énigme contenue dans le numéro du 10 Septembre sont : Poix, poids, pois.





Coiffure en dentelle espagnole avec branche de jacinthes.

*Coiffure en dentelle espagnole.* — Sous le bord, serré par des fronces, à cinq centimètres du picot, est monté, sur une cannetille, un ruché piqué de fleurs de jacinthe. L'ampleur de la coiffure est diminuée par des plis qui dessinent la tête, et de fines branches de jacinthes sont éparpillées de côté et derrière.

*Coiffure en tulle espagnol, disposée en catalane,*

MODÈLES DE COIFFURE

de

MADAME BOUCHERIE

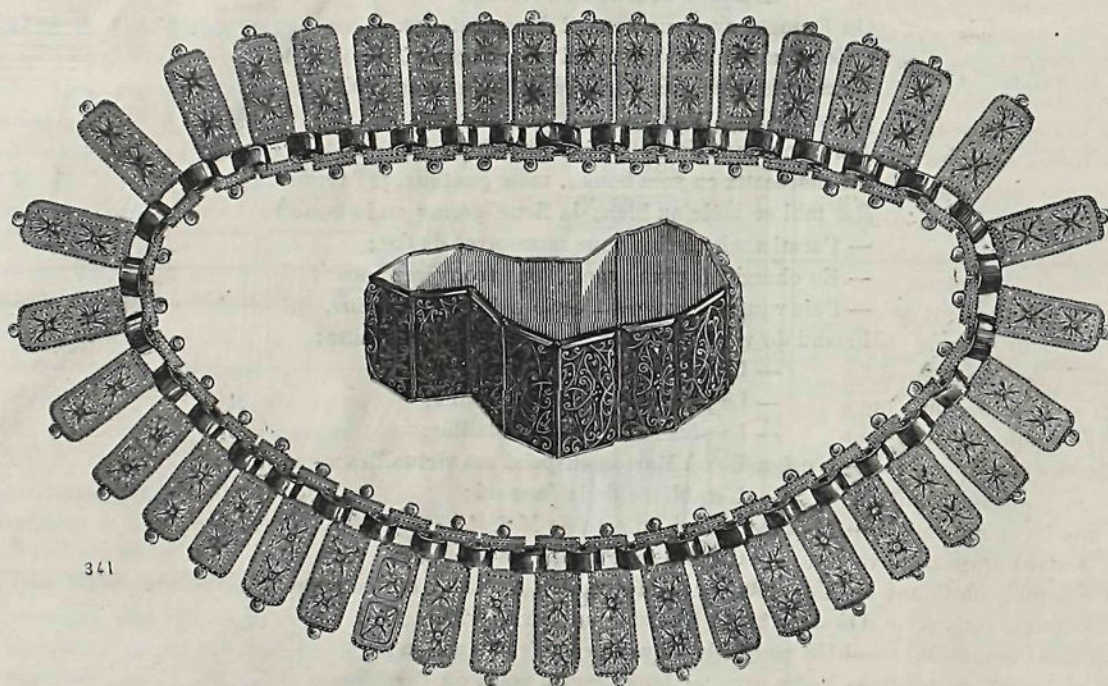
16, rue du Vieux-Colombier.



Coiffure en tulle espagnol avec diadème en fleurs.

*formant pli creux.* — Une barbe chiffonnée devant se prolonge de côté, et une demi-couronne de fleurs fait diadème.

*Collier égyptien.* — Formé de plaques dorées ciselées, réunies par des chaînons détachés, qui laissent du jeu aux plaques. Le bracelet assorti.



Collier et bracelet égyptiens, de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4329 et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage ouvert en carré, première toilette (gravure n° 4327). — Robe d'enfant (gravure n° 4327).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage à basque courte, costume en foulard, page 1 (cahier de Septembre) — Tunique princesse, costume de voyage page 1 (cahier de Septembre).